



HOMO DETRITUS

Baptiste
Monsaingeon

Critique de la société du déchet



HOMO DETRITUS

Baptiste Monsaingeon

HOMO DETRITUS

Critique de la société du déchet

Éditions du Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-135260-3

© Éditions du Seuil, mai 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

AVANT-PROPOS

En octobre 2009, j'embarquai avec trois amis sur un voilier en bois de dix mètres de long, pour partir à la recherche d'un « nouveau continent de déchets ». Cette expédition de neuf mois autour de l'Atlantique Nord allait me servir de terrain d'enquête idéal pour ma thèse¹ ! J'espérais collecter, à l'occasion des escales, de la matière pour comprendre pourquoi et comment les déchets étaient devenus un tel problème planétaire ; j'espérais même trouver, ici et là, des solutions *locales* à ce grand désordre *global*.

Montant avec enthousiasme à bord de ce voilier, je n'étais ni marin, ni sociologue, ni militant, ni d'ailleurs spécialiste en quoi que ce soit. Naïf, en revanche, je l'étais certainement. Mettre les voiles ! Larguer les amarres ! Prendre le large ! Goûter un peu de cette liberté qu'il m'était promis de vivre loin du tumulte de la ville et de mon quotidien parisien. Loin de la civilisation, mais proche de la nature, en osmose avec les éléments, poussé par le vent, glissant

sur les vagues... Ignorant tout de la navigation hauturière comme de la vie académique, jeune doctorant à peine sorti de l'œuf, plein de bonnes intentions et de concepts prêts-à-penser, j'espérais faire de ce terrain à la voile un voyage vers l'ailleurs, vers le tout autre.

Mais il a vite fallu que je me rende à l'évidence : l'ailleurs n'a de cesse de fuir au-devant de l'endroit où l'on se trouve. Les quelques mètres carrés de mon nouveau foyer flottant m'ont d'abord permis de réaliser que ma quête de liberté serait toujours contrariée : le voilier est un espace carcéral tant il impose à ceux qui y vivent une existence sociale ininterrompue, sans reste. Sur un bateau, il n'y a pas d'extérieur pour ceux qui y vivent, pas de dehors, que du dedans. De même, cette « Nature », que j'espérais accueillante et enveloppante, m'a fait comprendre, rapidement elle aussi, qu'elle n'avait cure de mes fantasmes romantiques de jeune citadin. Les premiers jours de navigation n'ont été que tempête et hurlements : insultant les vagues, le ciel et le vent, j'ai bien compris que Gaïa se foutait pas mal que je sois mort ou vivant. Pire encore, même au plus loin des côtes, même lorsque les éléments étaient favorables, impossible de s'arracher de cette civilisation que je croyais laisser derrière moi. Ordinateurs, GPS, systèmes d'identification des autres navires, balises de détresse, toutes ces technologies embarquées ne cessent à bord d'émettre des alertes sonores et lumineuses qui tendent à rappeler à chaque instant aux navigateurs du XXI^e siècle que leur survie dépend désormais

de la bonne marche du monde moderne : des pelleteuses qui arrachent des entrailles de la terre ces matériaux, rares et précieux, aux satellites qui orbitent au-dessus de nos têtes.

Mais c'est certainement la confrontation ininterrompue à cela même que j'étais parti chercher qui m'a définitivement ramené à la pesanteur terrestre. Au cours des escales, je les ai retrouvés constellant les plages sous le vent de ces îles où des *boat-boys* déversent les sacs-poubelle confiés par des plaisanciers soucieux de ne pas polluer ; ou tels des montagnes gigantesques, au cœur de la décharge à ciel ouvert de M'Beubeuss à Dakar ou de celle de Mindelo, au Cap-Vert. Au milieu de l'océan, il ne s'est pas passé pas un seul jour sans son lot de débris flottants le long de l'étrave. Le plus souvent, en mer, nous avons collecté des particules plastiques de quelques millimètres de diamètre en cours de fragmentation, blanchies par leurs séjours prolongés dans l'eau salée. Au milieu de la mer des Sargasses, enfin, à plus de 1 500 kilomètres de toute côte, les longs filaments d'algues dérivant au gré des courants emprisonnaient d'innombrables pains de polystyrène, sacs, flacons, bouchons, bidons, couverts, bouteilles, parfois intacts, parfois brisés, parfois recouverts de petits coquillages. Pas de continent, non, mais plutôt un océan de plastique.

À l'occasion des escales, de Lisbonne à La Havane, de Dakar aux Bermudes, j'ai pu discuter avec de nombreux responsables locaux à qui je racontais ces improbables rencontres. Loin de ces solutions inventives et locales que

j'espérais dénicher, tous n'ont eu qu'un seul mot d'ordre : « Il faut mo-der-ni-ser la gestion de nos déchets ! Il faut réduire, réutiliser, recycler ! » Dans les Nord, la plupart du temps, là où les systèmes techniques industriels de collecte, de tri et de valorisation de la matière semblaient fonctionnels, il s'agissait toujours d'en appeler à une forme d'optimisation des dispositifs existants. Dans les Suds, il s'agissait toujours de trouver les moyens économiques de les développer. J'ai finalement retrouvé, aux quatre coins du monde, les traces d'une conception univoque d'un « problème des déchets » : ils sont cela même contre quoi il faut lutter, ils sont cela même qu'il faut maîtriser, il faut, en somme, les faire disparaître.

Naviguant vers l'inconnu du grand large, parti en quête d'un ailleurs, j'ai fini par ne trouver que l'horizon familier et inquiétant du même.

À défaut d'être le récit de cette expédition transatlantique qui m'a ramené sans cesse à ma condition de terrien, ce livre y a toutefois pris ses racines, son élan. Faute d'être devenu cet aventurier des temps modernes, bravant sans faillir les éléments déchaînés, découvreur héroïque d'un nouveau « continent » fait de restes de supermarchés, ces milliers d'heures passées à déambuler au milieu de ces fragments épars m'ont invité, je crois, à changer de regard sur ce que j'étais précisément parti chercher. J'ai ainsi collecté, durant les cinq années qui ont suivi ce périple, des données en tous genres, réalisé de nombreux entretiens, d'incessantes observations, lu des centaines d'articles scientifiques et de livres de tous

horizons disciplinaires. Et je ne prétends pas y avoir trouvé toutes les réponses aux questions que ces années d'enquête n'ont cessé de soulever.

Avec ce livre, je n'entends pas dévoiler une quelconque « vérité » du déchet, je n'entends pas donner de leçons, je n'entends pas, non plus, apporter des « solutions » aux « problèmes » que semblent poser les déchets aux sociétés contemporaines. Ce texte est un essai, une tentative nécessairement parcellaire qui cherche peut-être simplement à comprendre comment se mettre à l'écoute de *ce qui reste*.

*

* *

Si l'écriture d'un livre peut ressembler par moments à l'expérience d'une navigation en solitaire, celui-ci est le fruit de rencontres décisives que je souhaite saluer. Il me faut remercier, d'abord, toutes celles et ceux qui m'ont accordé un temps de discussion autour de leurs déchets et de ceux des autres, et qui m'ont fourni la matière première de cette enquête. Merci à Sophie Poirot-Delpech sans qui la thèse qui a nourri ce livre n'aurait pu exister, à Alain Gras, Bernadette Bensaude-Vincent, Sébastien Broca, Marc Berdet, Raphaël Koster, Jeanne Guien et aux membres du Cetcopra qui m'ont accompagné, formé, inspiré et soutenu tout au long de mon parcours académique. Merci à Laurent Camus pour son amitié précieuse, à Gay Hawkins, Elisabeth Anstett, Nathalie

Orthar, Delphine Corteel, Octave Debary, Bénédicte Florin, Agnès Jean-Jean, Émilie Guitard, Violetta Ramirez et à toutes celles et ceux que j'oublie ici et avec lesquels je continue d'apprendre à penser les déchets. Merci à Stéphane Le Lay de m'avoir gentiment prêté l'expression qui sert de titre à ce livre. Merci à Christophe Bonneuil d'avoir accepté de le publier et de l'avoir enrichi par ses remarques éclairantes, à Dominique Pestre et aux membres du Centre Alexandre-Koyré pour leurs encouragements et leur accueil bienveillant. Merci à l'Ademe et à l'Ifris de m'avoir soutenu financièrement au cours des différentes étapes de ce travail.

Merci à Yann, Julien et Pierre pour cette année inoubliable, passée à naviguer sur les océans de plastique, aux membres de Worgamic de m'avoir initié aux rudiments du compostage urbain, à l'équipe du CNIID qui, il y a quelque temps déjà, m'avait encouragé à poursuivre mes recherches.

Merci à mes familles, nombreuses, et à mes ami(e)s, que je ne pourrai nommer ici sans oublier les uns et contrarier les autres. À Gabrielle et à Luce, enfin, qui illuminent mon quotidien.

INTRODUCTION

Comment en est-on arrivé là ? Changement climatique, pollutions en tous genres, acidification des océans, appauvrissement des sols : tous les signaux convergent. Nous sommes entrés dans une nouvelle époque faite d'incertitudes de tous ordres, un temps des catastrophes invitant à interroger la possibilité même d'une expansion de la vie sur Terre. Mais cette époque présente et à venir reste structurée autour d'une conviction : nous, humains, sommes responsables de ces grands bouleversements. Désormais, nous pouvons nous laisser comparer au Soleil, aux courants océaniques, à la tectonique des plaques, voire à des dieux : « nous » sommes devenus force tellurique.

L'Anthropocène est un *Poubellocène*

Après des années de débats d'experts, un consensus est en passe d'être trouvé au sein du groupe dédié de la

Commission internationale de stratigraphie de l'Union internationale des sciences géologiques : nous sommes désormais, presque officiellement, des habitants de l'Anthropocène². Habités à penser le temps (très) long, les géologues ont préféré réfléchir à deux fois avant d'établir de nouveaux repères. Pour parvenir à prouver l'existence de l'Anthropocène, il fallait établir une preuve géologique irréfutable du passage dans cette nouvelle époque, il fallait identifier des marqueurs stratigraphiques distincts de la période précédente – l'Holocène – qui ne pouvaient faire l'objet d'une quelconque controverse.

Or, malgré la complexité de l'entreprise en jeu, la nature de la preuve de ce changement d'époque s'avère d'une banalité déconcertante : ce sont nos déchets qui, éparpillés jusqu'aux confins du globe, sont devenus les marqueurs indubitables de cette période géologique où *Homo sapiens* s'est érigé en force géologique. Qu'ils soient solides, liquides ou gazeux, concentrés ou diffus, ces déchets laissent leurs traces dans l'eau, dans les sols, ou dans les bulles d'air que l'on retrouve dans les carottes glaciaires, ils sont devenus des signes indiscutables, des preuves tangibles de l'influence des activités humaines sur la composition de la couche supérieure de la planète.

C'est précisément autour de la nature de ces déchets que les débats portant sur la datation de cette nouvelle période font rage : est-ce que ce sont les concentrations importantes de CO₂ fixées dans le sol, rejetées à partir des révolutions industrielles

qui marquent l'entrée dans l'Anthropocène ? S'agit-il plutôt des résidus radioactifs conséquents aux explosions nucléaires de la seconde moitié du xx^e siècle ? Est-ce que de nouvelles formations minérales récemment découvertes, telles les *plastiglomérats*, agrégats de polymères de synthèse, peuvent constituer une signature géologique pertinente ?

Quoi qu'il adviene, une conviction : ce sont bien ces débris, ces accumulations de restes des activités humaines qui viennent aujourd'hui constituer la preuve de ce changement d'époque. Dans les années 1960, Maurice Fontaine, un biologiste français spécialiste de l'étude des pollutions marines, avait proposé le terme de « molysmocène » pour nommer l'époque à venir : *molusma*, en grec, désigne la tache, la souillure. Apparemment moins anthropocentrique que l'expression popularisée par Paul Crutzen, Will Steffen ou Jacques Grinevald³, celle-ci n'est pas neutre pour autant : la pollution serait-elle la marque caractéristique de la façon qu'ont les hommes d'être-au-monde ? Derek Ager, ancien président de la British Geological Association, raconte comment, dans les années 1970, des géologues français avaient proposé, sur le mode de l'humour, une classification des couches stratigraphiques les plus récentes distinguant un Poubellien supérieur (avec des plastiques) d'un Poubellien inférieur (avant les plastiques)⁴. Si ce sont bien nos déchets qui fondent la preuve indubitable de l'entrée dans cette nouvelle époque, ne faudrait-il pas plus simplement parler de *Poubellocène* ?

À nouvelle époque, nouvelle espèce ?

L'Holocène a été l'époque de l'expansion sans fin d'*Homo sapiens* : après s'être installé sur l'ensemble des terres émergées du globe, après avoir navigué sur tous les océans, il a exploré la Lune et scrute désormais les confins du Système solaire. Pour parvenir à « dominer » la planète, *Sapiens* a su tirer parti des ressources terrestres et a progressivement marqué la Terre de son empreinte. Pour l'anthropologue André Leroi-Gourhan, c'est bien grâce aux traces des tas d'ordures datés de la fin du Paléolithique que l'on peut comprendre comment *Sapiens* a inventé l'idée de l'espace domestique, en se distinguant par son raffinement technique de l'homme de Néandertal, ce « rustre vivant entouré des carcasses de son gibier qu'il repoussait pour se ménager un espace pour vivre » :

Le contraste avec les habitants des environs de 30 000 est très frappant. [...] Tout l'espace est soigneusement entretenu ; à l'extérieur se trouvent quelques amas de gros détritiques et, déversées sur la pente, les « poubelles », petits amas de cendres mêlés de débris de silex et de menus fragments d'os. Le premier point dans l'évolution où apparaisse la figuration est donc celui où l'espace d'habitat est abstrait du chaos extérieur. Le rôle de l'homme comme organisateur de l'espace y apparaît dans un aménagement systématique⁵.

Marqueurs archéologiques de l'invention du « chez soi », les déchets, ainsi repoussés à l'extérieur du foyer, tracent les frontières des premiers espaces de la sédentarisation humaine, et préfigurent à la fois l'aube du Néolithique et le futur géologique de la planète. Partout, au fil des âges, les agglomérations de résidus des activités humaines façonnent les paysages. Des *tells* du sud de la Syrie aux Kjoekkenmoedings sur lesquels ont été bâtis les moulins à vent des Pays-Bas, en passant par le Monte Testaccio de Rome, ou la butte du labyrinthe du Jardin des plantes et certains vallonnements des Grands Boulevards à Paris, ces monticules, parfois ces collines sont, initialement, de simples accumulations détritiques⁶. Les déchets constituent donc en premier lieu la trace d'une présence des hommes sur Terre, et ce, au moins, depuis les premiers temps de leur sédentarisation. Ils dessinent les contours des espaces de vie et marquent les paysages, parfois pour l'éternité.

Aujourd'hui, nos déchets sont partout : enfouis dans les entrailles de la terre, ou éparpillés à la surface des océans, dispersés dans l'atmosphère en milliards de particules invisibles ou errant en orbite dans l'exosphère, on les retrouve bien souvent là où on les attend le moins. À force de chercher à domestiquer son espace de vie en repoussant toujours plus loin ses détritiques, c'est comme si *Sapiens* avait fini par transformer la planète en une poubelle gigantesque. À l'image du tigre, du lion ou du chien qui, pour s'approprier un territoire marquent les limites de leur niche en y pissant aux

quatre coins, les hommes, en polluant, semblent, *de facto*, avoir achevé la conquête du globe. Or, si on admet, comme le suggère Michel Serres, que « polluer c'est s'approprier⁷ », alors, « nous », hommes de l'Anthropocène, serions ainsi parvenus à nous rendre, pour de bon, « comme maîtres et possesseurs de la nature ». Réalisant quelque promesse de la modernité en devenant force tellurique, faudrait-il comprendre que *Sapiens* a finalement été supplanté par *Homo detritus*⁸, son « successeur » naturel ? Quelle pourrait être la caractéristique distinctive de ces hypothétiques descendants de *Sapiens* ? *Detritus* aurait-il la mission d'effacer ces traces, de nettoyer tout au long de son existence les restes de son lointain aïeul ?

Il y a de quoi débattre, déjà, d'une telle proposition. D'une façon générale, il est largement discutable – et largement discuté – d'assimiler sans davantage de précisions une « humanité » indifférenciée, unifiée par le truchement de ses marqueurs géologiques, à la cause homogène de ce basculement dans l'Anthropocène⁹. C'est donc plutôt à travers sa comparaison avec l'*Homo œconomicus* que je propose de réfléchir à ce que pourrait être *Homo detritus*. Miroir en négatif de la rationalité humaine érigée en principe structurel de l'économie de marché, *Homo detritus* pourrait être devenu l'héritier du « consommateur idéal » imaginé par quelques économistes néoclassiques du XIX^e siècle : un « jeteur idéal », en somme.

Une crise des déchets ?

Faute d’embrasser l’ensemble de l’histoire de l’humanité dans sa faculté à produire des restes, ce livre se concentre sur la période la plus récente, pendant laquelle semble avoir émergé un problème, une « crise du déchet ». Ce livre raconte la façon dont certains ont cru pouvoir « sauver la planète » en rationalisant la façon dont nous nous occupons de nos déchets.

En 1972, les membres du Club de Rome lancent une alerte sur les dangers liés à la croissance des économies capitalistes, et accusent directement la problématique de l’exploitation infinie des matières premières non renouvelables : une croissance économique et matérielle illimitée est impossible dans un monde aux ressources limitées¹⁰. Ce *credo* d’alors contribuera à rendre audibles de nombreuses voix critiques dénonçant les grands maux des sociétés contemporaines et permettra, pour certains, de participer à une « prise de conscience » globale des enjeux écologiques menaçant la vie terrestre. La question des déchets occupe une place de choix dans ce que beaucoup ont qualifié un temps de « tournant environnemental » des années 1970 : on y dénonce, déjà, ce monde poubelle, dans lequel les générations à venir semblent condamnées à vivre. Ces déchets toujours plus encombrants constituent les miroirs de la production ou leur revers : ils ont focalisé l’attention des critiques de la société

de consommation, de la *sur*-consommation. La réédition du rapport Meadows, en 1992, insistera non seulement sur la question des limites tant en termes de ressources, mais également et surtout en termes d'espace disponible pour accueillir, en aval, les productions résiduelles liées aux activités humaines¹¹ : cette réédition, souvent oubliée, souligne déjà que les capacités de charge de la planète en matière de production de déchets et d'émissions de pollution en tous genres sont déjà largement dépassées. La poubelle est pleine, le monde étouffe sous nos déchets.

Depuis quarante ans au moins, il y a donc urgence à agir. Depuis quarante ans ou presque, il faut respecter la célèbre règle des 3R : « Réduire, Réutiliser, Recycler ». Il faut limiter les pertes, éviter le gaspillage des ressources. Il faut, également, trier ses déchets.

À l'heure où ce développement durable est dans tous les rapports officiels et dans la bouche de tous les chefs d'État et d'entreprises multinationales, nos poubelles n'ont pourtant jamais cessé de grossir : depuis quarante ans, la croissance économique reste intimement corrélée à une augmentation globale de la production détritique. En 2013, *Nature* publie une étude prospective sur la croissance mondiale de la production de déchets : le scénario le plus réaliste, dit du *business as usual*, prévoit que celle-ci aura triplé à l'horizon 2100, passant de 4 millions de tonnes par jour aujourd'hui à plus de 12 millions de tonnes d'ici cent ans¹².

Pourtant, dans les Nordes et dans les Suds, au cœur des villes comme dans les campagnes, dans chaque foyer, on consacre davantage de temps et d'espace à leur « bonne gestion », et ce, au nom de la protection de l'environnement. Les pratiques domestiques raisonnées des déchets s'imposent même comme emblèmes d'une forme d'écologie au quotidien : en triant nos déchets, il est devenu possible de croire que nous contribuons à « protéger la planète » pour pouvoir continuer à y vivre, durablement. Aujourd'hui, ces promesses d'éternité trouvent un écho dans le slogan fédérateur « d'économie circulaire ». Pouvoirs publics, industriels, associations environnementalistes, tout le monde semble d'accord : le zéro-déchet est l'idéal vers lequel il est devenu impératif de tendre.

Ce livre cherche à interpeller le projet sous-jacent à cet effort pour éliminer *et* maîtriser nos déchets. Qu'aspérons-nous réellement à préserver lorsque, consciencieusement, nous nous appliquons à bien jeter ? Entre le très local geste de mise au rebut et l'enjeu planétaire invoqué, un gouffre intermédiaire est laissé dans l'ombre, invitant à analyser plus précisément ce lien communément admis entre gestion raisonnée des déchets et protection de l'environnement. Autrement dit, de quoi le *zéro-déchet* est-il le nom ? Une société sans restes, sans traces est-elle seulement désirable ?

En nous focalisant sur un « problème » des déchets, en développant des stratégies toujours plus complexes pour les éliminer – étymologiquement, les mettre au seuil –,

n'avons-nous pas fini par oublier, voiler les processus qui les génèrent ? En faisant du déchet un problème autonome, détaché des problématiques liées à notre façon d'être-au-monde, de produire, de vivre, de développer nos activités, nous nous sommes peu à peu aveuglés et avons naturalisé les choix politiques, économiques, sociaux, à l'origine de la saturation des espaces terrestres par les restes de nos activités, de leur prolifération rendant certains endroits du monde littéralement inhabitables.

Si les déchets sont partout, s'ils constituent aujourd'hui des preuves irréfutables de l'impact des hommes sur l'équilibre des écosystèmes terrestres, ils demeurent le plus souvent invisibles à ceux qui les ont générés. C'est comme si les sociétés modernes les plus riches n'avaient eu de cesse de chercher à raffiner ce geste inaugural pour l'histoire de la sédentarisation humaine, consistant à évacuer les déchets à l'extérieur de la caverne. Aujourd'hui, nos déchets sont remisés dans des centres de stockage contrôlés, brûlés, disséminés par-delà nos frontières, parfois stockés pour l'éternité à plusieurs centaines de mètres sous terre... C'est comme si nous préférions rester aveugles à ces ombres incommodes de la civilisation.

Ce livre entend contribuer à rendre davantage intelligibles ces processus enfouis au fond de la mémoire de nos vide-ordures.

Dis-moi ce que tu jettes et je te dirai qui tu es

Ce n'est que très récemment que la question des déchets est devenue un objet d'investigation pour les sciences humaines et sociales. Longtemps, les restes, les rebuts, les presque rien ont été frappés d'un interdit, d'un tabou qu'un dialogue célèbre entre Socrate et Parménide résume parfaitement. À la question de savoir s'il fallait accorder une forme à ces résidus de la vie humaine, s'il pouvait être pertinent d'accorder le statut « d'Idée » à ces choses « sans aucune valeur ou sans importance », Socrate répond à Parménide par la négative en y associant la « peur de tomber dans quelque abîme de niaiserie et de [s'] y perdre¹³ ». À l'inverse, la psychanalyse a très tôt fait du déchet un objet de prédilection. Sigmund Freud, préfaçant en 1913 l'édition allemande des *Rites scatologiques* de John Bourke, tente le premier d'expliquer ce silence vis-à-vis de la pensée du résiduel, dans sa forme excrémentielle première :

Il n'a pas été permis à la science de s'occuper de ces aspects proscrits de la vie humaine, en sorte que quiconque étudie de telles choses se voit considéré comme à peine moins « inconvenant » que celui qui fait réellement des choses inconvenantes¹⁴.

Celui qui se risque à penser l'excrémentiel est ainsi promis au même sort que celui que réserve la civilisation à ses

rebut. Il faut donc une certaine témérité pour s'attaquer à pareil objet. Freud insiste sur le caractère résolument culturel, acquis du dégoût et du mépris de la merde : « on peut affirmer que la principale découverte des recherches psychanalytiques résida dans ce fait que l'enfant humain se trouve contraint de répéter durant la première phase de son développement les variations d'attitude de l'humanité à l'égard des matières excrémentielles, qui ont vraisemblablement trouvé leur départ avec l'arrachement de l'*Homo sapiens* à la Terre-Mère¹⁵ ». Le tabou est le fruit d'un long apprentissage. « Sous l'influence de l'éducation, les pulsions coprophiles et les tendances de l'enfant prennent peu à peu la voie du refoulement, il apprend à les garder secrètes, à en avoir honte et à ressentir du dégoût pour les objets eux-mêmes¹⁶. »

Le processus excrémental, forme biologique première de la production du résidu, s'inscrit pourtant comme un signe irréfutable de la présence du vivant : un organisme qui ne produit plus de déchets est un organisme mort. Italo Calvino, jouant d'une célèbre expression cartésienne, associe le principe du « jeter » à une marque indubitable de l'être. « Jeter est la première condition indispensable pour être, parce qu'on est ce qu'on ne jette pas¹⁷. » *Je jette, donc je suis*. À travers cette tendance souvent observée à ne pas vouloir s'y confronter, il y a donc dans le déchet et dans les relations que nous tissons avec eux matière à penser notre façon d'être-au-monde : à la fois notre façon d'envisager le vivre-ensemble que notre façon d'habiter la Terre. Dis-moi ce que tu jettes, dis-moi

comment tu jettes et alors je te dirai qui tu es, comment tu vis et de quoi est composé ton monde.

Les objets les plus communs sont ceux qui nous apprennent le plus sur une civilisation. Une boîte de conserve, par exemple, caractérise mieux nos sociétés que le bijou le plus somptueux ou que le timbre le plus rare. Il ne faut donc pas craindre de recueillir les choses même les plus humbles et les plus méprisées. Un objet ne peut rien valoir à nos yeux non plus qu'aux yeux de l'indigène et être une indépassable source de renseignements. En fouillant un tas d'ordures, on peut reconstituer toute la vie d'une société¹⁸.

Cette citation attribuée à Marcel Mauss rappelle combien, pour les ethnologues comme pour les archéologues, le déchet est un marqueur de l'histoire des hommes et des civilisations. Il faut donc partir fouiller ces tas d'ordures. Au début des années 1990, par exemple, les archéologues Philippe Marquis et Yves Lanchon découvrent les vestiges d'un village néolithique le long d'un bras de la Seine asséché près de l'actuel quartier de Bercy à Paris : c'est grâce aux amas d'objets retrouvés dans cette ancienne rivière décrite comme un dépotoir naturel qu'il a été possible de dater l'origine de l'installation des premières communautés agricoles¹⁹. Depuis une trentaine d'années, la *rudologie* de Jean Gouhier, ou la *garbage archeology* de William Rathje et Cullen Murphy tendent à appliquer ce principe d'exhumation des restes pour lire l'histoire de la vie des hommes²⁰. Ces chercheurs ont souhaité appliquer aux déchets contemporains